

La soif que dévore le monde

Autor(en): **Melegari, Dora**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **21 (1918-1919)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-749194>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA SOIF QUI DÉVORE LE MONDE

Après l'invasion de la Belgique, le piétinement des droits reconnus et les mensonges allemands, qui essayaient de supprimer le mot *justice* du vocabulaire humain, il y eut dans toutes les consciences sincères une révolte d'indignation, un réveil puissant, et chacun se dressa pour défendre la justice. Les uns donnèrent leur sang, d'autres leur or, d'autres leur temps, et chacun offrit son cœur! La belle jeune femme vêtue de vert, sortie du pinceau de Raphaël, qui tient une balance en main et orne au Vatican l'un des angles de la salle de Constantin, dut être satisfaite. Son règne approchait enfin! Jusqu'ici elle n'avait possédé que le simulacre de la puissance, elle allait maintenant en connaître la réalité, puisque tous les esprits semblaient prêts à ratifier ses sentences.

Après la victoire, à mesure que l'avènement du nouveau règne s'annonçait prochain, le désir dans les âmes se changeait en soif ardente, tous les bras se tendaient dans une attente passionnée... Un apôtre, un prophète arrivait d'outre-mer, il était le réparateur, le réformateur, le conciliateur... Il apportait la paix et la justice dans les plis de son manteau, et ces deux mots étaient écrits en lettres lumineuses sur le drapeau qu'il portait en main. Son verbe a été écouté avec un respect superstitieux, même par les sceptiques, et il ne pouvait en être autrement, tellement sa parole était élevée, humaine et apparemment riche de cette éloquence des cœurs fermes et droits qui trouve le chemin des autres cœurs.

Si, nouveau Gabriel, il ne s'est pas présenté à la Vierge Marie un lys blanc en main, sa parole a été recueillie religieusement par tous, elle a rayonné sur l'Europe, dont l'âme, en l'écoutant, s'est remplie d'espérance et a cru voir luire à l'horizon l'aurore de la paix universelle.

Mais bien vite un malaise s'abattit sur les cœurs. La victoire avait pourtant dépassé les espérances, la Ligue des nations était un fait accompli, le contrat avait été signé; cependant tous ceux qui comprennent et réfléchissent ne réussissaient pas à reprendre leur beau courage des années de guerre! Une mélancolie de plus en plus sombre les envahissait, et, devant l'incompréhensible, la défiance naissait peu à peu dans les esprits. Les insouciantes, ceux qui rient, dansent et se livrent à la folle joie, ne font qu'obéir à un besoin inconscient d'étourdissement.

Il est certain que l'avenir n'est pas clair; des menaces précises de différents genres obscurcissent encore l'horizon, mais ces dangers qui semblent s'accroître chaque jour, pour terribles qu'ils soient, ont un nom, une forme, et l'on peut les combattre. Le malaise que je signale ici a d'autres motifs que l'épouvante de nouveaux combats possibles. Ce sont des causes secrètes, plus profondes et mystérieuses qu'on ne peut définir et qui agitent sourdement les consciences. Elles persisteront, après la signature de la paix et, en attendant, empêchent aux espérances de fleurir.

* * *

Un jour que je faisais part de ces impressions à un vieil ami, l'un de ces hommes solitaires dont parle Emerson, qui font mouvoir inconsciemment dans le monde toutes les bonnes forces, il me répondit que le cas était, au fond, très simple, qu'on avait couru trop vite. Avant de proclamer l'amour, il fallait satisfaire la justice! C'est le procédé divin!

„Le monde, après avoir vu pendant cinq ans le droit cyniquement piétiné, éprouve, comme vous le constatez vous-même, un besoin impérieux de justice. Il en a faim, il en a soif et meurt de ne la voir régner nulle part. Cette soif non satisfaite ferme son cœur à l'amour. Persuadez-lui que justice sera faite contre les ennemis intérieurs et extérieurs, et vous le verrez renaître et des sources nouvelles de pitié et de générosité germeront en lui.“

Après les compromis équivoques, les obstinations personnelles auxquelles nous avons assisté, tout retour de confiance me paraissait impossible.

„Rien n'est impossible à l'esprit! Il y a eu dès le commencement des lacunes de jugement, des erreurs de perspective, celle entre autres d'avoir établi la ligue des nations avant de conclure le traité de paix. Les quatorze points ont semé la confusion partout et déchaîné une orgie affreuse d'ambitions et d'hypocrisies. Ils ont fait tomber la conférence dans la faute qui avait corrompu la société de l'avant-guerre, l'opportunisme moral politique, social . . .

Dans cette assemblée suprême, reprit-il, réunie pour reconstituer le monde sur des bases de justice, on vit les oreilles s'ouvrir complaisamment aux réclamations des plus forts, les principes lâcher pied, les bonnes raisons des plus faibles être écartées avec astuce

et parfois même brutalement; on vit les intrigants sans base dans le passé, et n'offrant aucune garantie d'avenir, l'emporter sur les nations de bonne foi qui, après avoir repris ce qui leur appartenait au prix de leur sang et de par la volonté des peuples, limitaient leurs requêtes à de modestes proportions si on les compare à l'immense butin attribué à leurs frères d'armes. N'est-ce pas suffisant pour répandre au large une impression de stupeur, de défiance, d'angoisse? . . .

Le malaise était général et subi par ceux même qui avaient gagné à l'abandon des principes Wilsoniens. Dans chaque pays, les consciences droites se soulevaient, indignées! L'impression qu'une grave menace pèse sur le monde, provoquée par le reniement des principes proclamés, des promesses faites et des droits acquis par le sang versé, est sentie par tous!

S'être assemblés pour rendre la justice, et imposer l'injustice, n'est-ce pas là, s'écria-t-il, ce terrible péché contre le Saint Esprit, autour duquel tous les théologiens se sont alambiqué le cerveau? Voilà pourquoi, mon amie, nous sommes éperdûment tristes, au lieu d'être remplis de joie pour la paix prochaine."

Il parla ensuite des menaces qui rôdaient autour de l'Europe.

„Ne dirait-on pas que la sorcière d'Endor a pris la place des hommes sages réunis autour du tapis vert et dans lesquels les peuples avaient mis leur confiance, et qu'elle s'amuse à faire bouillir dans sa marmite les ingrédients qui peuvent bouleverser, armer, et empoisonner le monde? Nous allons retomber dans les vieilles erreurs, qui nous semblaient lavées dans le sang glorieux versé pour la cause sacrée de la justice."

Je comprenais, moi aussi, que sur les places publiques les voix des distributeurs de mensonges allaient résonner de nouveau, que les encouragements iraient comme d'habitude aux marchands d'Orviétan, que les généreux, les sincères, les altruistes seraient plus que jamais écartés des conseils où se discutent les destinées du monde.

* * *

Mon ami reprit:

„Il est temps d'en finir avec les fausses pitiés et les fausses valeurs: tant qu'on ne l'aura pas compris, les grandes notions de

liberté et de droit ne pourront se répandre dans les consciences et les dominer. Vous avez cru, ma pauvre amie,¹⁾ et combien l'ont cru avec vous, qu'une vie meilleure allait commencer“

Je déclarai que j'y croyais encore de toute mon âme. On y arriverait après d'autres évolutions, d'autres souffrances, mais on y arriverait Il suffirait du souffle de l'Esprit

„Le souffle de l'Esprit . . . j'y comptais moi aussi, mais il a été étouffé dès les premières heures de la conférence, réunie pour proclamer son règne! . . . Le matérialisme que l'on croyait noyé dans le sang des victimes, s'est redressé comme la vipère dont la tête n'a pas été suffisamment écrasée . . . Il a pénétré sournoisement dans les salles du congrès, et aujourd'hui y règne en triomphateur. Sous les paroles grandiloquentes qui s'y prononcent encore, de bien mesquines réalités se cachent! La grande banque internationale, les grandes lignes de navigation, les grandes sociétés de chemins de fer, qui, de par leurs fonctions, ne comprennent plus guère le sens du mot patrie, font remanier à leur avantage la carte du monde, et plus que jamais la force prime le droit! — Après celle des canons, nous devons lutter contre celle de l'argent. L'Esprit a vaincu les batailles, et maintenant ceux qui le proclamaient et l'invoquaient le renient, . . . et *Il les a abandonnés* . . . Ne voyez-vous pas qu'Il les a abandonnés?“

Il m'expliqua alors qu'un Autre avait pris sa place, qu'un changement effrayant s'était accompli dans les mentalités de ceux qui décident en ce moment des destins du monde. Leur esprit a perdu toute balance, chaque jour un projet plus fantastique, fruit d'ambitions effrénées, éclôt dans leur cerveau. Tous sont gros d'inconnues et de menaces pour la terre entière. C'est du délire. L'orgueil tourne la tête des hommes, nous en avons eu plus d'un exemple dans la mythologie et l'histoire, et il les cita.

„Vous le voyez, tous ont fini tragiquement. Le monde est triste, non seulement parce que son rêve de justice s'est dissipé, mais parce que cette avidité démesurée est le principe d'épouvantables guerres à venir. Cette soi-disant œuvre de paix a maladroitement déchaîné toutes les passions et toutes les rancunes; elle a semé les germes des luttes futures. Parmi les victimes de la

¹⁾ Voir le *Livre de l'Espérance* (Payot, Paris 1916).

Conférence, quelques-unes parlent, quelques-unes se taisent, mais il y a des mutismes plus menaçants que les reproches et les révoltes, ils creusent sourdement le sol.“

Il ajouta :

„Nous traversons l'heure où un homme plus grand que les événements serait nécessaire, et en vain tous les regards le cherchent Les intentions ne suffisent pas, il faudrait le génie . . .

Le monde, reprit mon ami, a non seulement besoin de justice, mais de cohérence. Or, quoi de plus contradictoire que ce qui se passe aujourd'hui? Aucune pensée dirigeante ne préside aux débats, les points les plus importants du programme sont journellement foulés aux pieds, les droits des peuples méconnus. Fiume en est le frappant exemple. Les points secondaires seuls sont soutenus avec une opiniâtreté singulière . . . Quand l'on sent que la justice est la même pour tous, les sacrifices se supportent. Les gens du peuple nous donnent à ce sujet l'exemple. Si on parvient à leur démontrer qu'une chose est juste en soi, on les entend presque toujours s'écrier : „C'est vrai, c'est juste!“ et ayant compris, ils se soumettent. Nous les aurions imités si nous avions pu dire : „C'est juste!“

* * *

Il m'expliqua ensuite les conditions tragiques où nous nous trouvons. „Les honnêtes gens de tous pays pensent à peu près de même, ils éprouvent une déception amère. C'est comme s'ils avaient vu une étoile tomber du ciel. Même ceux qui ont été avantagés par les incohérentes décisions du Congrès, ne sont pas satisfaits, parce qu'ils ont une conscience, et qu'après avoir attendu des solutions respectueuses des idéalités de la guerre, ils se trouvent en face de la brutale avidité des intérêts matériels et des folles ambitions. Tous ne l'avouent pas, mais tous ont la conscience triste Et ils ne peuvent rien, ils ont les pieds et les poings liés. Ils craignent les responsabilités. Quelles seraient en ce moment les conséquences d'une révolte? L'écheveau est si embrouillé qu'on ne peut en trouver le fil. Mais tous sont indignés, angoissés. Ecoutez le langage du noble peuple américain. Avec une inconscience stupéfiante, on a tout bouleversé, on a mis la main sur tout! On va jusqu'à toucher le cœur de l'Asie, cette mystérieuse Asie dont

le réveil pourrait être formidable. Cette paix est si mal établie qu'elle ne pourra être que provisoire, comme dit M. Ernest Bovet dans son bel article de *Wissen und Leben*, mais que de difficultés pour arriver à sa revision, que de lutttes encore et de souffrances!

Tandis que mon ami parlait, une pensée me préoccupait, outre l'incohérence des solutions, les menaces d'avenir et la justice offensée, celle des rancunes qui allaient éloigner les uns des autres les cœurs des peuples, de ceux surtout nés pour être frères! Que vaut la paix des armes signée avec les ennemis, si les amis ont appris la défiance mutuelle et qu'en eux-mêmes l'hostilité gronde? C'est la pire des guerres, et les peuples n'en sont pas coupables, la faute en revient entière aux hommes à mentalité obscurcie qui décident en ce moment de l'avenir de l'humanité. Les Japonais invoquent dans les combats leurs guerriers morts, ils les supplient de venir les aider à vaincre. Faisons de même, invoquons les grandes ombres du passé

— Nous qui voulons la justice, dis-je, apprenons à être justes, à discerner les peuples de ceux qui les gouvernent, effaçons les mauvais souvenirs, fermons le livre des griefs et, surtout entre gens d'une même race, signons un pacte indissoluble.

— Amen, répondit mon ami.

ROME, Mai 1919

DORA MELEGARI



PANTA RHEI

Par JEANNE MERCIER

Je vous aime d'amour, ô pauvres feuilles mortes,
Vous qui tourbillonnez autour de ma douleur,
Dans mon jardin désert, feuilles de toutes sortes
Qui remplîtes mon cœur.

Vous êtes le passé, les rêves de tendresse,
Les espoirs merveilleux de mes vingt ans émus;
Quand je vous vois tomber, je pense à ma jeunesse
Qui ne reviendra plus.

Avec vous vers l'abîme un vent mauvais emporte
Et l'été qui s'achève et le printemps enfui;
Avant qu'on ait vécu, l'hiver est à la porte
Et la mort avec lui.

